

mer. Cite-moi donc un homme de talent qui n'ait pas commencé par de laborieuses études. De tous les arts, la peinture est peut-être celui qui en exige le plus. Est-ce à trente ans, absorbé par un amour qui te rend insensé, que tu crois possible de commencer des études de peinture, c'est-à-dire un travail journalier de dix heures ? Réponds.

— J'ai la littérature.

— Surtout en temps de république ! Mais, dis-moi, quelles connaissances as-tu dans ce monde-là où tout se fait par camaraderie ? Ignore-tu que les derniers venus sont exploités et que les anciens prélèvent la part du lion ! As-tu bien calculé ce qu'il faut d'efforts pour soulever la croûte épaisse de ce béotisme bourgeois qui pèse sur le talent, sur le génie même encore inconnu ? Un journal ne publie que des feuilletons signés d'un nom plus ou moins populaire ; l'éditeur est un mythe pour le débutant ; le lecteur n'achète le livre que sur l'étiquette du nom d'auteur. Hégésippe Moreau meurt à l'hôpital, Escousse et Lebas se sont tués de compagnie, et tant d'autres, mon pauvre Robert.

Crois-moi, pas d'illusions !

— Je puis demander un emploi au gouvernement.

— Lequel ? Tu n'as pas d'antécédents, tu ne peux être nommé préfet d'embée. Tu seras sous-préfet, sous-préfet ! Trois mille francs d'appointements, quatre, cinq si tu veux. La bourgeoisie de l'endroit, amentée contre toi parce que tu es marquis, le journal rouge du chef-lieu te jetant périodiquement la lie de son écritoire, ta femme et tes supérieurs te défendant de te commettre avec l'injurieux folliculaire, l'obéissance passive devenue ta vie : voilà ton bilan ! Passons à un autre exercice pour gagner de l'argent. Après !

— Bah ! dis-je en essayant de me raidir contre l'évidence, un amour qui remplit la vie est au-dessus de toutes ces misères.

— C'est la folie et non la raison qui parle en toi, reprit Monot. Laisse-moi te disséquer, je te connais. Quel que soit ton amour, il s'éteindra par la possession. Tu te fatigueras de Claire comme tu t'es lassé de tant d'autres ; c'est une question de temps. Il est probable que, dans les premiers jours, vous supporterez ensemble et gaiement les privations de la pauvreté, mais cette gaiété factice ne durera pas. Sais-tu ce que c'est que la pauvreté pour en parler si cavalièrement ? Ne crois jamais à ceux qui disent qu'on la peut traiter ainsi. Sous le masque qui

rit il y a la face qui pleure ; sous la raillerie contre le destin, telle qu'on la débite en plein vent, dans la parade que nous jouons tous, il y a des convulsions et le blasphème contre Dieu. Que Dieu t'épargne ces tortures, Robert ! L'amour, dis-tu, nous met au-dessus de ces misères. Insensé ! quoi ! tu n'as pas pu vivre seul avec trente mille francs de rente et tu veux faire subsister, avec la dixième partie de cela peut-être, toi, ta femme et tes enfants !... Quoi ! tu as dévoré, en moins de huit années, — un million ! — et tu parles de renoncer pour la vie aux jouissances dont l'habitude est devenue ta seconde nature. Toi, le magnifique, le prodigue par excellence, tu acquiesceras subitement une économie qu'il faudra pousser jusqu'à l'avarice. Habitué du Café de Paris, tu compteras avec ta gouvernante ; habitué de l'Opéra, tu renonceras à tout plaisir ; tu ménageras tes habits, tes bottes, ton feu, ta lumière : tu ne monteras pas dans l'omnibus pour épargner six sous. Pauvre ami ! Après un an de cette vie, tes cheveux auraient blanchi, tu maudirais ce fatal amour, tu maudirais la vie ; si la mort venait, tu la bénirais.

Je voulus essayer de répondre, mais les bonnes raisons manquèrent. Louis Monot continua gravement :

— Une jeune fille, noble comme toi, belle comme une reine, élevée comme une princesse, est venue et t'a dit : Me voici, je me donne à vous. Votre âme est affamée d'amour, nulle femme n'est mieux faite que moi pour l'inspirer et pour l'éprouver : l'amour, vous l'avez en moi. Elle t'a dit : Vous avez des goûts splendides ; vous aimez les meubles somptueux, les valets, les chevaux, les chiens, le plaisir sous toutes les formes, le luxe dans tous ses raffinements ; cependant, vous êtes tellement ruiné que le suicide vous a tenté. Eh bien ! je possède une fortune immense ; cette fortune je vous la donne. Perdu au milieu de ténèbres sans issue, vous appelez la mort ; je vous ramène à la vie.

Quoi ! tu peux balancer une minute ! Entre la misère et le luxe, entre une position splendide et une abjection infime, un homme intelligent et fier peut avoir l'incroyable faiblesse de caractère qui te fait hésiter ? Ami, reviens à toi. Ni faiblesse, ni folie, ni absurdité ! sois un homme et non pas un enfant.

Sans répondre et sans lever les yeux, je laissai tomber ma tête dans mes mains. J'étais vaincu.

Monot voulut m'achever.

— Ecoute, continua-t-il en appuyant sa main sur mon bras comme pour mieux imprimer en moi l'effet de ses paroles, écoute : Avant de lier avec toi dans le sac de la misère une jeune fille charmante, qui ne t'a fait aucun mal, avant de la précipiter avec toi dans un abîme qui va droit aux malédictions et à la tombe, réfléchis, non plus à toi seul, mais à elle.

Dire : nous sommes tous deux sans fortune, je ne la fais point descendre et ne lui dois rien, c'est raisonner dans le faux. Songe que, malgré son peu de fortune, elle a reçu la même éducation que sa cousine, l'éducation d'une héritière ; elle a vécu dans un hôtel splendide, servie par vingt domestiques, baignée dans la richesse depuis le berceau.

De quel droit vas-tu l'arracher à cette vie si douce pour lui imposer ta misère ? Ecoute ta conscience, elle t'accusera. Ta conscience te dira que tu vas sacrifier Claire de Langenais à l'égoïsme de ta passion.

Il est possible que cette ange fasse ton bonheur, mais es-tu bien sûr de faire le sien ? Quand tu la verras, si jeune, si belle, si bien faite pour régner dans un salon, pauvre, ternie, mal vêtue, dénuée de tout par ta faute, n'auras-tu donc pas de remords ? Ne crains-tu pas qu'un jour elle t'accuse ? Ne crains-tu pas qu'elle te maudisse ? Prends garde, mon ami, prends garde. La passion t'aveugle. Dans cet amour, tu vois le ciel pour toi ; dans ce mariage, ma raison voit un enfer pour Claire de Langenais.

X.

POÉSIE BRUNE.

Toute mon exaltation était tombée pièce à pièce sous le positivisme implacable de Louis Monot. Les aspirations du cœur étaient refoulées maintenant sous les glaces de la raison, qui reprenait en moi son empire. Je revenais, honteux de moi-même, presque irrité contre Claire, cause innocente d'une faiblesse que je me reprochais.

Quand la porte massive de l'hôtel Langenais se rouvrit devant mes pas, lorsque mes pieds recommencèrent à fouler ces appartements somptueux où tout flattait si bien mes ardeurs sensuelles de la richesse, je me pris à rire de cette niaiserie qui m'avait inspiré de remplacer tant d'opulence par je ne sais quel amour de romance en trois couplets. Les paroles de Louis Monot

faisaient leur chemin : le vieil homme reparais-

— faisait leur chemin : le vieil homme reparais-

— Aujourd'hui que tout est fini, plus de deux mois après, maintenant que le calme a remplacé le désordre de mes idées, je rougis de me rappeler qu'une dureté presque brutale chassa de ma pensée l'ineffable douceur dont Claire l'avait enivrée. Sous l'influence de mon sceptique ami, j'avais retrouvé, dans toute leur crudité, mes théories parisiennes sur le cas qu'on doit faire des hommes, des sentiments, de l'impulsion du cœur ; sur la vie, que j'appelais une farce grotesque, indigne d'être prise au sérieux par un homme de tête. Suis-je donc venu chercher ici des amourettes, me disais-je en montant l'escalier que je foulais en maître ; à quoi bon l'amour ? Ruiné, ce qu'il me faut, c'est une fortune nouvelle, c'est une héritière, fût-elle stupide et bossue. Je la trouve belle, intelligente, impressionnable, et je me laisse aller à la première séduction qui m'arrête : imbécile !

Au moment d'entrer dans le salon, je m'aperçus que je portais encore à la boutonnière la rose cueillie par la main de Claire : je l'arrachai vivement et m'approchai d'une fenêtre pour la jeter, mais quelle merveilleuse facilité d'impressions diverses, lorsque des sentiments opposés se disputent la possession de notre âme ! Au moment d'accomplir ce sacrifice, mon cœur battit, je m'arrêtai, je regardai cette fleur avec une tendresse involontaire, et, ne pouvant me résoudre à m'en séparer, je la cachai dans mon sein. — Toujours la lutte de l'esprit et du cœur !

Mes cousines étaient au salon. Je rencontrai à la fois leur sourire, si différent, mais si gracieux sur ces deux visages. Dominé par mes idées nouvelles, je me détournai de Claire, et ne lui adressai que des banalités polies ; tous mes regards et tous mes soins furent pour sa campagne. Claire n'eut pas de peine à s'en apercevoir : un étonnement douloureux se peignit dans ses yeux : elle dut se demander intérieurement si elle m'avait offensé ; la pauvre enfant ne pouvait me comprendre. Berthe ne remarqua pas ce changement ; n'avait-elle pas de moi tout ce qu'elle pouvait désirer ! Rien ne rend aveugle comme une affection satisfaite !

Elle me fit d'affectueux reproches sur ce que je les avais abandonnées à déjeuner. Je m'excusai en disant que j'avais à Dijon un ami, M. Louis Monot, procureur de la République, et que j'étais allé déjeuner chez lui. La vérité est que je n'avais pas déjeuné. Les orages du cœur

s'accommodent mal des soins matériels de la vie.

— Vos amis sont les nôtres, me dit Berthe ; M. Louis Monot sera le bienvenu à l'hôtel Langenais.

Cette fière fille de si grande maison, ouvrant à mon ami Monot ce salon presque inaccessible, me donna la mesure des progrès que j'avais faits dans son affection et du dévouement qu'elle porterait à son seigneur et maître.

La conversation continua entre Berthe et moi, très affectueuse, pleine de prévenances de sa part, mais un peu contrainte de la mienne ; cependant, je finis par y apporter une gaieté nerveuse, Claire, à qui mon changement ne pouvait échapper, était devenue très pâle. Pour elle ou pour moi, elle se mit au piano et joua un morceau dont j'avais fait un grand éloge. Au lieu des félicitations pleines de chaleur que je lui avais adressées la veille, je me renfermai dans un compliment poli. Fidèle aux leçons de Louis Monot, je continuais avec une persistance féroce à briser cet amour naissant.

Berthe m'avait offert, la veille, de me faire visiter les curiosités de Dijon. M. de Langenais nous accompagna ; Claire prit un prétexte pour ne pas sortir. On était au mois de septembre, deux heures venaient de sonner ; nous parcourîmes Dijon par un temps d'une douceur extrême. Berthe avait pris mon bras et s'y appuyait presque avec abandon ; jamais sa parole ne m'avait semblé plus entraînante, sa beauté plus achevée. Est-il bien possible, me disais-je de temps en temps, que j'aie eu la pensée de renoncer à cette ravissante femme !

Nous vîmes ensemble les principales églises, les vieux couvents convertis en ateliers, les anciens hôtels de la noblesse parlementaire, veufs aujourd'hui de leurs anciens maîtres. A chaque monument, elle attachait une chronique, une histoire, une légende. Ses récits, très simples d'expression, revêtaient en passant par sa bouche un coloris poétique. De ma vie, je n'ai entendu raconter avec cette suave éloquence ; je ne pouvais me lasser de l'écouter ni d'admirer sa belle physionomie, toujours si calme et si noble.

— Tenez, me dit-elle en passant devant une vaste maison flanquée de tourelles et qui date du quinzième siècle, il y avait ici, autrefois, ce que nos pères appelaient une aumône. Cette maison, propriété d'un échevin fort riche qui mourut sans enfants, fut affectée par testament à une fondation dont voici l'objet : un certain nombre de vieillards sans ressources y étaient

logés et nourris ; c'était là ce que vos théoriciens appellent les invalides du travail.

Trois fois par jour, les pauvres du quartier venaient à cette porte s'asseoir sur les bancs de pierre que voici ; on leur distribuait à chacun une abondante nourriture ; à certaines époques, on leur donnait une pièce d'argent. A cette maison, le fondateur avait attaché une rente pour subvenir à son entretien et à l'aumône. Des legs nombreux vinrent successivement se joindre à cette rente et augmenter l'importance d'une bonne œuvre dont les pauvres de Dijon ont profité pendant quatre cents ans.

Quand vint la Révolution, la rente fut confisquée et la maison elle-même devint un bien national. Les avocats, les mauvais nobles et les bourgeois imbéciles qui s'appelaient alors la nation, se sont emparés des biens des pauvres ; dans la France entière ; les doctrines spoliatrices et la faveur dont elles jouissent parmi le peuple sont la juste conséquence du vol commis par l'Assemblée constituante.

Ce bien national, volé au peuple par des avocats, au nom du peuple même, revendu à vil prix sous la terreur, est devenu ce que vous voyez : un industriel en a fait une fabrique ; vous pouvez lire son enseigne au-dessus de la porte, et, sous le badigeon de l'enseigne, vous apercevez les vestiges d'une croix. Aujourd'hui, les pauvres entrent encore dans cette maison, mais c'est pour y travailler treize ou quatorze heures par jour, moyennant un salaire insuffisant ; si l'ouvrage manque, ou si la santé s'en va, l'ouvrier misérable rencontre la charité moderne sous la forme d'une affiche placardée à ce mur.

Elle me montrait l'affiche que j'avais déjà vue près de Notre-Dame.

— Voilà bien, ajouta-t-elle, le caractère des deux époques. Autrefois, le pauvre venait à cette porte, et on lui disait : Voici du pain, voici des vêtements, voici du bois, voici la maison du Dieu qui console les affligés. Aujourd'hui, on affiche au même lieu, en face des mêmes misères : La mendicité est interdite.

— Ma cousine, lui dis-je en hésitant, car je disais une banalité, le travail est la loi des sociétés modernes.

— Mon cousin, répondit-elle en souriant, Dieu a dit à l'homme : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; la loi du travail est antérieure aux sociétés modernes, antérieure à l'âge entier du monde. La société chrétienne, renver-

sée par la révolution, proclamait aux pauvres la loi du travail, mais elle obligeait les riches à observer la loi de charité. En attendant que l'avenir ait tenu les promesses dont on nous berce, je conserverai dans mon cœur une vénération profonde pour le passé qui pourvoyait avec tant de sollicitude à la subsistance des pauvres.

— Oui, m'écriai-je, mais que d'abus !

— Je ne le nie pas, mais l'abus doit-il nous empêcher de rendre hommage à l'esprit d'une institution ? Que de gens qui, pour un petit abus, jettent des cris d'aigle, et qui, pour d'immenses bienfaits, n'ont pas un éloge. L'abus ! c'est le cheval de bataille de tous les intriguans.

Du reste, ajouta-t-elle avec une grâce charmante, croyez bien que je désire ardemment la réalisation de l'ordre nouveau que vous entrevoiez dans l'avenir. Ma naissance et ma noblesse de sang ne m'empêchent pas d'être avant tout une fille chrétienne.

Plus loin, elle me fit arrêter devant un édifice d'apparence monumentale, marqué du sceau du dix-septième siècle.

— Là, dit-elle, il y avait un collège. La Révolution en a chassé les élèves, proscrit et massacré les professeurs. On demande l'instruction gratuite pour tous. Elle existait avant la confiscation du domaine ecclésiastique, et le nombre des écoliers était deux fois supérieur à celui de notre temps. Cependant la France n'avait alors que vingt-cinq millions d'habitants. Et que diriez-vous si je vous montrais qu'en réalité, l'instruction publique dépérissait depuis deux cents ans ? Pendant le moyen-âge, cette époque si peu connue et tant calomniée, les princes, les évêques, les communautés ne négligeaient rien de ce qui pouvait encourager l'enseignement. Des fondations sans nombre sont là pour l'attester, et les furibondes déclamations de nos révolutionnaires n'empêcheront pas que cela soit. Non seulement l'instruction était partout gratuite, mais encore il n'y avait pas de collège qui ne fût doté d'un grand nombre de bourses toujours réservées à des élèves pauvres qui les avaient méritées par une aptitude reconnue. Les bourses n'étaient pas, comme elles sont aujourd'hui, une monnaie électorale, un instrument de corruption à l'usage des gouvernements.

Toute difficulté s'aplanissait devant les écoliers sans fortune ; la loi les affranchissait des charges de l'impôt, eux et les objets de consommation nécessaires à la vie. Pour citer une ville entre plusieurs, Avignon possédait avant la Ré-

volution, sept collèges où l'instruction était donnée gratuitement. Aujourd'hui elle n'en a qu'un, où le monopole universitaire vend fort cher une éducation détestable.

En vérité, c'est une amère plaisanterie que d'oser dire, comme on le dit chaque jour aux applaudissemens de la bourgeoisie : aujourd'hui, l'instruction publique ouvre à tous toutes les carrières.

Quelle niaiserie ! Est-ce que, depuis l'alphabet jusqu'au diplôme de docteur, l'Etat ne prélève pas sur l'instruction une foule d'impôts iniques ? Est-ce que l'écolier n'est pas obligé de payer pour avoir le droit d'apprendre ? et s'il faut payer et dépenser dix mille francs au moins avant d'être avocat, l'instruction, dans notre prétendu siècle d'égalité, n'est-elle pas le privilège du riche ?

Que voulez-vous donc que je vous dise de mon temps lorsque je le compare à celui où l'écolier, fils de mendiant, mendiant lui-même, pouvait suivre tous les cours d'une université, depuis les écoles élémentaires jusqu'aux études les plus transcendantes ? L'écolier misérable, fils du dernier des paysans et du plus pauvre, n'avait aucune honte à demander l'aumône dans un temps où l'aumône ne dégradait pas. Etudiant pauvre, il demandait au riche et le riche s'honorait en lui facilitant les moyens de cultiver une intelligence qui, plus tard, devait servir utilement la patrie. On ne sait pas aujourd'hui jusqu'où s'étendait la sollicitude du moyen-âge en faveur des écoliers. Voici un fait caractéristique :

Dans l'université d'Avignon dont je vous ai parlé, la reine Jeanne avait institué une *banque des écoles*. On y prêtait de l'argent aux écoliers pauvres, studieux et bons sujets. Cet argent était hypothéqué sur leur avenir. Montrez-moi, dans ce qui se passe aujourd'hui, quelque chose de pareil. La révolution a fait bien des ruines, et tous ces débris sont tombés sur le peuple.

J'écoutais avec ravissement cette muse du passé, chantant les bienfaits de la société chrétienne. Tu vas t'étonner d'entendre une femme parler ainsi, et peut-être ne peux-tu pas apprécier cette hauteur de caractère et d'esprit, toi qui vis dans un pays où la femme ne s'élève jamais au-dessus des devoirs de fille, d'épouse et de mère. Il n'en est pas ainsi dans notre terre des Gaules, où, depuis les prêtresses qui célébraient dans les forêts les mystères druidiques,

la femme a conservé l'habitude de s'illustrer par le génie aussi bien que par la vertu.

En devisant ainsi sur les splendeurs éteintes et sur les misères nouvelles, nous atteignîmes l'ancien logis du roi construit sur l'emplacement d'un palais des ducs de Bourgogne, palais dont il reste quelques vestiges.

Ma cousine me proposa de voir le musée ; on y monte par un escalier qui s'ouvre dans la grande cour de cet édifice. Beaucoup plus occupé de l'écouter et de la regarder que d'inventorier les curiosités du département de la Côte-d'Or, je vis seulement celles qu'il lui plut de me montrer.

Sa préoccupation pour le passé éclatait dans toutes ses paroles, ainsi que son mépris pour notre siècle, si vain, d'autant plus orgueilleux peut-être qu'il est, en réalité, plus ignorant, plus bas et plus mauvais.

Dans la cage de l'escalier sont appendues des tapisseries représentant la ville assiégée par les Suisses, ces robustes montagnards dont les fourches et les fléaux avaient porté de si rudes coups à l'armure des ducs de Bourgogne.

A cette époque, me dit-elle, rien n'était plus ordinaire que le courage civil. Voici des bourgeois qui défendent eux-mêmes leur ville. Aujourd'hui le bourgeois vend, achète, et ne demande qu'à dormir tranquille : il se cache derrière le soldat qui se bat pour lui. De ce fait je conclus à l'abaissement du courage civil depuis la Révolution.

Un des premiers objets qui nous frappa fut un buste en marbre de Bonaparte, premier consul. Peut-on voir une tête de Bonaparte et ne pas s'arrêter ?

— Que reste-t-il de lui ? me dit-elle avec tristesse. Le nom de Napoléon est désormais immortel comme ceux d'Alexandre, de César, d'Attila, comme celui de tous les conquérants.

J'exprimai à ma cousine cette pensée que Bonaparte avait eu mission d'achever la ruine de l'aristocratie et d'opérer violemment le mélange des éléments sociaux, nécessaire à l'organisation de la démocratie.

— Dans vos idées, me répondit-elle, vous avez raison : ce pouvait être la destinée providentielle de Bonaparte. Voyez quel sentiment inflexible et dominateur dans les traits de ce visage, ajouta-t-elle en me désignant le buste dont je t'ai parlé ; la prédestination est écrite sur les lignes de ce marbre.

A côté d'une copie des *Gladiateurs*, d'Agasias, ce magnifique bronze auquel la vie même

semble ne pas manquer, elle me fit lire sur le livret, à propos d'une statue moderne : « Donné par M. le ministre de l'intérieur à la ville de Dijon, à la sollicitation de M. Saunac, député. » 1841. »

— Voilà, me dit-elle, à quelle dégradation les arts sont réduits en province. Du temps que la Bourgogne possédait ses Etats et son parlement, Dijon n'avait que faire des présents de Paris. Nos savans, nos architectes, nos sculpteurs et nos peintres étaient au milieu de nous, travaillant pour nous, encouragés par nous, et tirant de nous leur illustration. Aujourd'hui que toute vie politique, civile, artistique s'est retirée de la province, il faut qu'un député vent solliciter auprès de M. le ministre de l'intérieur l'envoi, au musée de Dijon, d'une statue détestable de je ne sais quel sculpteur languedocien ou normand.

Ma cousine avait raison de trouver la statue détestable. Elle appartenait à cette école qui confond presque toujours avec la beauté et la grâce l'exagération de certaines formes et l'indécence du maintien.

Ce musée est plein de copies en marbre, en plâtre et en peinture, ce qui nous donna lieu de comparer notre époque à celle où toutes les œuvres d'art étaient si achevées qu'on ne sait aujourd'hui rien de mieux que de les imiter. De ce fait encore ma cousine conclut à la décadence, et s'autorisait, pour abaisser l'orgueil de ce siècle impuissant à créer, où ne se voient plus que de stériles imitateurs.

Je lui fis observer que les œuvres indigènes ne manquaient pas non plus, mais quelles œuvres ! Tout rapin, pourvu qu'il soit originaire de l'endroit, semblait avoir sa place marquée au musée. Mon observation la fit sourire.

— Il y a, me dit-elle, entre les œuvres de mes compatriotes contemporains et celles de leurs prédécesseurs la même distance qui sépare le département de la Côte-d'Or de la province de Bourgogne. Ah ! comme vos révolutions ont abaissé mon beau pays !

J'admirai longtemps les tableaux ou retables d'autel sculptés pour Philippe-le-Hardi par Jacques de Baerze, sculpteur flamand ; elle me fit leur histoire et m'en donna l'explication avec sa science habituelle ; en fille pieuse de la Bourgogne, elle connaissait et glorifiait sa patrie, et je t'ai dit quel charme poétique elle savait donner à ses récits.

— Voyez, me disait-elle, le travail d'ornementation qu'on savait inventer et exécuter dans le quatorzième siècle. Il est vrai qu'aujourd'hui on copie et l'on travaille supérieurement ; mais qu'est devenu le génie de l'invention ?

Dans la salle voisine ont été transportés les tombeaux de Philippe-le-Hardi et celui de Jean-sans-Peur, couché auprès de sa femme Marguerite de Bavière, ils sont là, les mains jointes et les yeux au ciel, dans la capitale de leur duché, devenu chef-lieu de département. Leur épitaphe se termine par ces mots : Veuillez dévotement prier Dieu pour leurs âmes.

— Voilà, me dit ma cousine, où tout venait aboutir dans ces siècles de foi religieuse, à la prière, à la soumission, à l'espérance. Si le prince avait en lui les passions fougueuses de l'homme, elles étaient puissamment tempérées par la foi du chrétien.

En face de ces tombeaux se dresse une statue de Bossuet. Si la vie était rendue à tous ces marbres, que de choses l'éloquent évêque n'aurait-il pas à dire à ces deux princes après tant de révolutions !

Il était près de six heures quand nous rentrâmes à l'hôtel. Une douce intimité s'établissait de plus en plus entre Berthe et moi, toujours grave de sa part, respectueuse de la mienne ; mais je sentais bien que si Claire n'eût pas existé, aucune femme n'aurait eu la puissance de rien distraire de cette affection déjà si grande. M. de Langenais suivait avec intérêt les symptômes de l'harmonie qui s'établissait entre nous.

Le soir, Berthe me dit, après un instant de réflexion :

— Mon cousin, je crains de vous avoir fait employer votre après-midi d'une façon bien sérieuse.

— Mais, ma cousine, répondis-je en riant, vous me croyez donc bien frivole ?

— Oh ! non, je ne vous fais pas cette injure ; mais je crains encore que vous n'ayez trouvé singuliers, de ma part, ces longs récits historiques et philosophiques. Ces choses-là ne conviennent pas trop à une femme.

Je protestai du contraire avec d'autant plus de sincérité que j'étais encore tout rempli du charme de sa parole.

— Je voudrais, ajouta-t-elle, pouvoir, comme Claire, vous chanter les airs que vous aimez, être gaie comme elle, joyeuse, charmante, femme en un mot, comme elle.

— Ma cousine, m'écriai-je vivement, les qualités de Mlle Claire se rencontrent partout, mais les vôtres vous placent en dehors de toute comparaison. On peut aimer votre cousine, mais vous, on ne peut que vous adorer. Claire, c'est la poésie blonde ; vous êtes la poésie brune, la poésie grave et sereine marquée au cachet de Dieu.

XI.

POÉSIE BLONDE.

Le lendemain, comme la veille, une inquiétude indéfinissable m'éveilla presque avec le jour ; je me sentais dominé par de vagues tristesses dont un instinct secret me faisait redouter de rechercher la cause. Comme la veille, je vins à ma fenêtre, et, à travers la vitre, je regardai vers l'appartement de mes deux cousines. Plus forte que ma raison, ma première pensée fut pour Claire, déjà ses contrevents étaient ouverts ; comme les oiseaux, cette charmante enfant courait au-devant du soleil. J'abaissai mes yeux vers le jardin, elle n'y était pas, et je m'attristai de son absence, livré à l'instinct du cœur qui faisait errer mes yeux des fenêtres ouvertes au jardin désert.

Tout-à-coup, je me sentis tressaillir : une robe blanche bien connue venait d'apparaître sous l'épaisseur des arbres. La veille je l'avais vue courir bondissante et joyeuse dans les allées ; aujourd'hui, elle marchait lentement, la tête inclinée, le regard fixe. Qu'avait donc cette jeune fille ? Le brusque changement de mon humeur avait-il suspendu l'élan de cette nature si gaie ? Tu sais, mon ami, comme l'imagination va vite quand on aime ; je descendis rapidement l'escalier ; en une minute je fus dans le vestibule, la main sur la porte qui mène au jardin ; là, je m'arrêtai, n'osant aller plus loin. Les raisonnemens de l'inflexible Monot me revinrent à la mémoire. Insensé, qu'allais-je faire ? Je rallumais à plaisir dans mon cœur un feu qu'à tout prix il fallait éteindre, j'achevais de porter le désordre dans cette innocence que mon devoir me commandait de respecter. Les sinistres prédictions de Monot se dressèrent devant moi comme autant de spectres, je reculai, je m'appuyai contre un pilastre et je restai là, caché.

A travers la porte vitrée, je voyais la charmante enfant. Son attitude n'avait pas changé ; Black, le bel épagnenl qui, pour la première